

Traduire l'intertextualité

Palimpsestes n°18

sous la direction de Christine Raguet
Revue du Centre de recherches en traduction
et communication transculturelle
anglais-français / français-anglais (TRACT)
Presses de la Sorbonne nouvelle, 2007

Palimpsestes, dans son numéro 18, explore dans ses implications diverses la traduction de l'intertextualité, défi pour le traducteur et pour le théoricien. Que signifie traduire « l'autre dans l'autre » ? Comment prendre en compte et transmettre l'« effet d'intertextualité », à supposer qu'on soit parvenu à le repérer justement ? Comment ce degré supplémentaire ajouté à la démarche traductive vient-il la complexifier, l'enrichir ou au contraire la contrarier et l'entraver ? À quels concepts opératoires la traduction de l'intertextualité fait-elle appel ? Comment la traduction et l'intertextualité sont-elles corrélées ? Car si l'intertextualité interroge la traduction à ses limites de compétence, la traduction, à son tour, est partie prenante d'une définition de l'intertextualité, dont elle pourrait constituer, selon l'expression de Sophie Geoffroy-Menoux, le « comble ».

Onze études, réunies sous la direction d'Isabelle Génin, chercheur à Paris III, balisent tout un champ de réflexion, à partir de pratiques circonscrites avec précision, décrites de façon détaillée et qui font l'objet, avec une prudence maintenue, d'une tentative de théorisation. Elles émanent, pour la plupart, de praticiens, traducteurs ou retraducteurs qui tous ont eu à gérer la dimension intertextuelle d'un objet langagier composite, multiple et hybridé. Si le domaine d'application privilégié des travaux est, comme il est de mise dans *Palimpsestes*, la littérature anglaise et américaine (Ann Radcliffe, Rudyard Kipling, Henry James, William Gaddis, Barbara

Kingsolver, Nancy Huston), des incursions dans les domaines espagnol et italien complètent un tour d'horizon d'une richesse peu commune, qui donnera à réfléchir au traducteur conscient.

On retiendra, de la lecture de cet ensemble, quelques questions décisives, partout présentes sous des angles d'attaque divers. La première est celle du traducteur comme « lecteur premier ». C'est à lui que revient de repérer le « nœud intertextuel » (Lawrence Venuti), simple accident dans le texte à traduire ou fondement de son système de significations. L'intertextualité s'inscrit à divers niveaux de lecture, de façon frontale ou oblique, manifeste ou latente, explicite ou implicite, dans le texte ou le paratexte, comme citation, inclusion disruptive ou non, allusion cryptée ou pas, plurilingue ou pas, comme pastiche, écho ou, plus largement, comme structuration générique commandant l'appartenance, dans la langue/culture de départ, à une famille de textes. Ainsi (étude d'Élizabeth Durot-Boucé) le lecteur-traducteur de culture française peine à repérer, dans les romans d'Ann Radcliffe, les traits spécifiques du « roman noir » anglais, son hyperbolisme et le lien congénital qui le relie à la poésie préromantique. D'où l'omission, la neutralisation ou la distorsion, dans les traductions françaises tardives, des inclusions intertextuelles de poèmes et le « rabaissement » subséquent du texte lui-même. De même (Virginie Douglas), le lecteur-traducteur devra tenir compte, dans la traduction de *Stalky & C°* de Rudyard Kipling, de l'appartenance du livre au genre hautement codé, inconnu en terrain français, de la *school story*, avec son système de références saturé d'allusions littéraires subverties. Plus difficile encore à débusquer, une intertextualité « par défaut », qui est celle, par exemple, de la biographie de Hawthorne par Henry James, lequel, en omettant le nom de Melville, introduit dans le corps du texte un lieu de résistance plus actif de n'être pas nommé (article de Sophie Geoffroy-Menoux). Dans tous les cas, la présence de l'« étranger » dans le texte de départ, qu'il soit en cohérence, en tension ou en contradiction avec lui, doit être décodée : elle est l'amorce chez le lecteur-traducteur d'une « interprétation interrogative » (Lawrence Venuti), à jamais « interminée », qui génère des ébauches de réponses le plus souvent imparfaites ou bancales, mais qui nous renseigne, secondairement, sur l'opération même de traduction, sa nature et ses limites.

Les textes rassemblés sont autant de témoignages sur la grande difficulté où se trouve le traducteur à trouver ces réponses. Celui qui traduit l'intertextualité évolue sur un terrain mouvant, siège d'une relativité généralisée, quand l'emboîtement intertextuel est source multiple d'instabilité. L'objectif est une traduction du texte source habité par son « texte latent » (Fabrice Antoine), dans une prise en compte de la relation qui

s'établit entre eux (concordance ou discordance qui peut être linguistique, stylistique, culturelle, historique) et de la signification que cette relation véhicule.

Isabelle Génin préfère au terme trop dilué d'« intertextualité » celui de « déjà-lu », qui a le mérite de conjoindre la lecture et la vie dans un mouvement unique impliquant la réminiscence. Principe fondamental, le lecteur-traducteur devra tenir compte du lecteur « secondaire », celui qui lira le texte en traduction. Plus que jamais, la traduction sera traduction d'un rapport, sans assurance que puissent être instituées des stratégies capables de fonder dans la langue/culture d'arrivée un autre rapport adéquat et lisible. Il faudra en effet compter avec la réception, c'est-à-dire la spécificité du paysage langagier et culturel du lecteur second (ce que Fabrice Antoine appelle le « lexiculturel »). L'exemple même d'échec annoncé, souvent repris dans plusieurs des différentes études, est celui des citations et références bibliques, qui relèvent dans les cultures anglaise et française (où il n'existe pas d'équivalent de la King James Version) d'une toute autre histoire et d'un tout autre rapport à la langue littéraire moderne.

Les démarches choisies pour traduire l'intertextualité s'établissent, selon la formule de Fabrice Antoine à propos des *Fables* de Thurber, « entre l'esquive et la mise à plat ». On en trouvera, dans ce numéro de *Palimpsestes*, tout un florilège. L'intertextualité peut être ignorée, par inadvertance ou méconnaissance. Il arrive au traducteur de « recouvrir » la relation intertextuelle, de renoncer à la restituer, de se résigner à son illisibilité, par impuissance à lui inventer une réécriture adéquate dans le texte d'arrivée. Si elle ne détruit pas l'économie textuelle générale, la perte partielle importe peu. Cependant le traducteur conséquent qui a reconnu l'importance du « déjà-lu » dans le texte donné peut, au contraire, le « dévoiler » (Bénédicte Meillon à propos de *Covered Bridges* de Barbara Kingsolver), c'est-à-dire l'explicitier, par une note ou dans le texte même, cette dernière solution étant parfois un pis-aller tolérable.

Mais chaque fois que cela est possible, il est préférable de conserver à la fois la référence étrangère et son cryptage, en donnant au lecteur second la possibilité de le repérer et de l'interpréter. Virginie Douglas, traductrice de littérature de jeunesse, propose de créer une « nouvelle intertextualité » en déployant un réseau de relations différent, qui suppose une démarche d'adaptation créative. Un des procédés possibles de cette recreation sera d'accentuer la dimension universelle, l'appartenance collective de l'intertexte. Si, de plus, on observe une cohérence textuelle scrupuleuse qui rende reconnaissables les éléments constitutifs du texte hybridé, on pourra espérer un effet de lecture approprié. De plus, en littérature de jeunesse, on

peut admettre une réception lacunaire, considérant que le corpus de références du jeune lecteur est en constitution et qu'on anticipe sur une « reconnaissance » dans l'après-coup. Peut-être même est-il préférable de ne pas cibler d'emblée le destinataire, « jeune » ou « adulte », et de miser sur des capacités réceptrices indéterminées.

Cette brève description n'épuise pas les pistes multiples ouvertes par un recueil particulièrement dense. Les chercheurs unanimes insistent cependant sur un point, qui est celui de la connivence entre traduction et écriture. La complexité même de la mise en œuvre d'une traduction depuis un texte travaillé et opacifié par la relation intertextuelle exige une définition du traduire comme écriture à part entière dans la langue/culture d'arrivée. Là moins encore qu'ailleurs les notions de « passage », de « fidélité » et de « transparence » parviennent à identifier la traduction et l'entre-deux complexe où elle opère. En revanche, la pratique traductive en régime d'intertextualité est de nature à dénuder les problèmes de l'altérité et de son corollaire, la médiation. Un passage à la limite est constitué par l'autotraduction, qui révèle en nous la « part d'étranger » et dont le double livre de Nancy Huston, *Limbes/Limbo* interroge la dialectique (étude de Jane Elisabeth Wilhelm) par rapport aux avancées de l'herméneutique moderne. On trouve, chez Gadamer ou chez Ricoeur, des descriptions de procédures qui donnent une assise théorique à une recherche menée au plus près des textes, définis comme actualisation des significations dynamisée par la présence d'un sujet. Sur des positions « subjectivistes » qui ne sont point en contradiction, Peter Bush, qui, habitant Barcelone, traduit vers l'anglais des textes du domaine hispanique, raconte et définit sa propre pratique, inséparable de son histoire familiale et personnelle, comme accumulation vivante d'expériences langagières et existentielles sans lesquelles le travail « palimpsestueux » de la traduction resterait vaine production d'une lettre morte.

Hélène Henry